

Culture

**P.F. KLUGE, *The Edge of Paradise. America in Micronesia*,
Honolulu : University of Hawaii Press, 1991, 244 pages (broché)**

Donna Winslow



Volume 15, Number 2, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083889ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083889ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Winslow, D. (1995). Review of [P.F. KLUGE, *The Edge of Paradise. America in Micronesia*, Honolulu : University of Hawaii Press, 1991, 244 pages (broché)]. *Culture*, 15(2), 138–139. <https://doi.org/10.7202/1083889ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /
Société Canadienne d'Ethnologie, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit
(including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be
viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal,
Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to
promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

qu'après la fin de l'histoire il y a encore une histoire, Virilio semble soutenir, contre toute vraisemblance, que des interprétations générées par des machines puissent revendiquer une existence extra-culturelle.

P.F. KLUGE, *The Edge of Paradise. America in Micronesia*, Honolulu : University of Hawaii Press, 1991, 244 pages (broché)

Par Donna Winslow

Université d'Ottawa

Ce livre fort bien écrit nous transporte, à la manière d'un pèlerinage, à travers le Pacifique Nord pour y visiter le tombeau de Lazarus Salii, ex-président de la République de Palau. Ce voyage, véritable rituel conscient, est une immersion sacrée dans la réalité historique et politique des îles. C'est aussi pour Kluge, une forme de deuil pour la mort de son ami Salii et de ses rêves. La vie de Salii s'est terminée par un suicide et depuis, les îles « sombrent sous le poids des rêves qu'elles ne peuvent soutenir » (p. 233).

Pour Kluge, le voyage est un acte de rédemption et de fermeture. On ressent avec lui ce qu'il avait pressenti en tant que volontaire du « Peace Corps » à Saipan en 1967 : ce sentiment de pouvoir changer l'histoire alors qu'il participait à la rédaction de la Constitution pour la Micronésie. Mais, à la fin, le ton change, marqué par l'opportunisme qui se propagea dans les îles après son retour aux États-Unis. Le livre est imprégné de tristesse et d'un sentiment d'échec : « Ce que je croyais être une merveilleuse entreprise, conjuguant le meilleur de l'Amérique et de la Micronésie, devint à la fois assommant et plein de corruption » (p. 240).

Contrairement à un temple, où nous serions conduits de la périphérie au centre sacré, nous sommes dirigés, ici, à travers nombre de mémoires, du « centre » (É.-U.) vers la « périphérie » de l'empire américain (Micronésie). Kluge nous entraîne ainsi dans une spirale centrifuge à travers les îles et leurs histoires. Honolulu – le troupeau de touristes de Waikiki et les emplettes frénétiques d'Ala Moana. Majuro – au béton nu, aux ampoules lumineuses dépouillées, aux climatiseurs qui dégoulinent, avec l'eau et la nourriture importée, 90% d'importations. L'étrange mariage de K-Mart et de Gauguin –

« Des contenants de plastique devant des porcs attachés » (p. 46). Ponape – sentiments féconds et vides de compromis et d'échecs. Guam – fourmillant de touristes japonais. Kluge est le témoin d'une nouvelle invasion japonaise : nouveaux mariés, vénérateurs du soleil, golfeurs. Saipan – une île campagnarde, avec bière et poussière, cède le pas à l'industrie étrangère du vêtement, au scintillement de Julio Iglesias, aux glissoires aquatiques et où, dans un décor à la Disney, un « galion espagnol est échoué sur des roches au bord de la piscine » (p. 123). Yap – dormante presque morne, « prise dans un filet qui mène directement à Washington » (p. 175). Finalement – Palau – où les contradictions de l'influence américaine semblent être devenues une forme d'expression artistique.

Kluge peuple ses voyages de personnages que nous avons tous rencontrés dans le Pacifique : « des touristes qui, assis sur une île tropicale, sont confrontés aux ananas en conserve des Philippines et de la Thaïlande » (p. 84) ; la galerie des « accrochés » incapables de quitter les îles, comme Joe qui maria une fille des îles, eut sept enfants et est un « éditeur rédacteur provincial, un conteur, un complotteur, un commentateur poétique, théoricien et historien improvisé » (p. 47) ; le jésuite qui découvrit des mots que les locaux eux-mêmes avaient oubliés ; l'expatrié qui a tout vu ; les couples de jeunes et de vieux qui vont d'île en île, recueillant les histoires et les aventures comme d'autres collectionnent les timbres ; les politiciens de l'île qui passent plus de temps dans les aéroports et les hôtels hors des îles – « ce qui détermine les insulaires, ce n'est pas leur manière de vivre sur les îles mais leur façon de se déplacer entre elles » (p. 199).

Ce qui me plaît le plus dans ce livre est comment Kluge pulvérise l'image du Paradis – des hameaux de cabanes mornes aux toitures de fer blanc, des piles de canettes de bière et le scintillement des magnétoscopes dans la nuit tropicale, aux milliers de touristes japonais qui se bronzent sur les plages où ont eu lieu les débarquements de la guerre du Pacifique. Notre image du Pacifique repose sur les fantaisies occidentales de l'abondance, du loisir, du soleil et du plaisir. Les gens viennent aux îles pour une vie simple mais se rendent vite compte qu'elles sont « des endroits inextricables et complexes, non pas en dépit de leur petitesse mais à cause de celle-ci » (p. 69). C'est cette image du Pacifique que Kluge nous révèle, le Pacifique des ironies et des paradoxes. Le livre,

écrit selon le point de vue d'un homme de la place qui sera toujours un étranger, n'est qu'un autre paradoxe.

Vers la fin du volume, Kluge parle des « affranchis » et des « tourmentés » des îles. « Les affranchis sont ceux qui consentent à se détacher des îles, à les quitter, à vendre ce qu'ils possèdent, à réussir. Ce sont ceux qui louent les terres, les 'on ne peut pas arrêter le progrès', les gens d'affaires et les agents. Les tourmentés sont ceux qui sont partagés entre deux directions, entre le compliqué et le compromis » (p. 237). Tourmenté est le type d'homme que l'auteur se révèle être lui-même, incapable dans son cœur de se détacher des îles, ne voulant pas qu'elles changent, forcé d'accepter la direction inévitable que le changement prend.

Ce livre est familier aux membres du « Cercle du Pacifique », qui peuvent échanger des histoires au sujet d'endroits éloignés dont personne n'a jamais entendu parler. Bien qu'il repose sur l'expérience d'une seule personne, ce livre sonne vrai. L'auteur décrit, avec une perception presque nostalgique, les contradictions que la présence américaine en Micronésie a laissées dans son sillage. C'est un portrait peint dans un style bien individuel. Il ne contient aucun détail ethnographique ou historique. Mais il réussit très bien, par ses anecdotes, à nous communiquer ses impressions et ses sentiments. C'est parfois cynique et humoristique. J'aimerais terminer par un exemple qui m'amuse particulièrement en tant que professeure d'université nouvellement agrégée. Kluge compare les qualités communes aux universités et aux îles : « isolement, intensité, attachements passionnés, politiciailleries à en être épuisé. Ce sont deux endroits où, peu importe le sujet, tout ce qui se passe pourrait ou devrait être pris personnellement, qu'il s'agisse d'un débat sur le programme scolaire ou sur un traité international... Aussi, il y a un autre aspect commun aux îles et aux universités, dans le Pacifique central ou au milieu de l'Amérique. Qu'il s'agisse de fierté ou de foi, les gens qui ont vécu sur ces 'îles' se sont entourés d'une digue contre le désespoir : la croyance que leur 'île' était le centre du monde, le centre de l'univers, l'endroit le plus important. Sinon, pour quelle autre raison y serait-il? » (p. 241)

Stanley N. KURTZ, *All the Mothers Are One. Hindu India and the Cultural Reshaping of Psychoanalysis*, New York : Columbia University Press, 1992, 306 pages (relié)

Par André Couture

Université Laval

Une nouvelle déesse est née en Inde vers les années 75. Elle se nomme Santoshî Mâ et doit sa popularité au cinéma. Stanley Kurtz décida un jour d'en faire le sujet d'une recherche : il s'agissait pour lui d'étudier les changements sociaux susceptibles d'expliquer une telle mutation religieuse. Sur place, il se heurte au fait que ses informateurs s'avèrent incapables de partager sa problématique exclusiviste. Santoshî Mâ ne saurait être isolée. Elle n'est pas un être divin séparé et distinct, mais fait partie d'un groupe de déesses ou de mères divines. Pour comprendre les relations entre une déesse et ses dévots, Kurtz doit d'abord réfléchir aux rapports entre la mère et ses enfants. Et chemin faisant, c'est toute l'anthropologie psychanalytique qu'il est forcé de remodeler.

Les psychanalystes ont eu tendance à expliquer le mysticisme hindou, l'expérience d'unité avec le Tout, comme une régression à un narcissisme infantile, « as a mere extension and displacement of an early, unresolved narcissistic union with the mother » (p. 162). Cette position, qui est celle des Morris Carstairs ou des Sudhir Kakar, est fondée sur des observations anthropologiques incomplètes touchant l'éducation de l'enfant et ne résiste plus à la critique. Elle aboutit à une incapacité d'interpréter positivement les mythes concernant la déesse, de comprendre la diversité et l'unité de cette déesse.

La tâche que se propose Kurtz est complexe. Oubliant presque son point de départ, il fait d'abord le point sur la recherche anthropologique indienne concernant l'éducation de l'enfant. Il se rend compte rapidement que les bases d'où partent ceux qui imaginent une intimité extrêmement grande entre la mère et l'enfant pendant les quatre ou cinq premières années sont contredites par toute une littérature plus récente qui décrit ces rapports de façon beaucoup plus nuancée et complète. Kurtz est ainsi amené à reconnaître la dimension culturelle de la psychanalyse occidentale et constate qu'une lecture appropriée de la place des déesses dans la culture hindoue doit commencer par une restructuration de la psychanalyse elle-